

L'en-allée de Jérusalem (suite)

L'automne d'avant, à deux reprises des frères prêcheurs avaient obtenu l'hospitalité. Ils avaient pu parler sans enfreindre la règle et malgré leur court séjour, avaient raconté comment des frères avaient invoqué la croisade; comment des troupes de gens de toute condition, avaient laissé là maisons, familles, affaires, amis et s'étaient croisés; ils racontaient ces colonnes d'hommes, de femmes, d'enfants même, la croix cousue sur leurs habits, qui s'étaient engagés sur les longs chemins qui mènent à la Terre Sainte. Et la petite avaient les yeux brillants de ferveur, et il fallait la voir joindre ses mains à l'évocation de ces formidables transhumances de pèlerins exaltés qui marchaient vers Jérusalem. Comme chaque fois qu'il s'agit de gens en marche, tout était loin d'être démêlé dans les têtes: l'un qui partait par pénitence, l'autre par allégeance. L'autre par délivrance. Celui-ci à force de privations pour gagner d'autres cieux dans l'au-delà, celui-là à force d'horizons pour gagner d'autres terres ici-bas. Bien que le monastère fût à l'écart des grandes voies de passage, les nouvelles marchaient au train d'un cheval et l'on hébergea même un gentilhomme retour de croisade, passablement maigre et recuit, son écuyer et deux hommes de sa maison. Eux aussi racontèrent la grande marée des hommes, les tribulations du chemin, le voyage par les mers, et les villes, et les moeurs, les façons différentes, la guerre aussi et les ambassades, la couleur inimitable des nuits de là-bas qui agit comme un charme.

Nul doute que c'est cette fois- là que son idée prit corps. Sans doute que ce soir- là , les souvenirs qui passaient par la voix de cet homme s'imprimèrent en images sous ses paupières. Mais il s'écoula encore quelques semaines avant qu'elle ne s'enhardît à imaginer son projet, puis quelques semaines encore avant qu'elle ne se décidât à ouvrir son coeur à la Mère Abbessse.

Ce jour- là était le premier des calendes de janvier . Des taches de neige restaient encore au bord des haies au levant et dans le fond des chemins quand elle dit à la Supérieure:

- "Mère, je veux partir pour Jérusalem".

Celle-ci, sans bouger la tête, se mit à fixer longuement le crucifix placé au fond de la salle capitulaire, avec une expression de profonde concentration comme si elle venait de remarquer un détail qui lui avait jusque-là échappé. Au bout d'un temps interminable la réponse sortit lentement de sa bouche:

- " Si longue, longue est la route qui mène à la Terre Sainte. Plus longue encore que la liste des péchés que nous aurons à nous faire pardonner au jour du Jugement dernier. Et tu es si menue, si frêle. Ta santé ne te permettrait pas d'aller seulement au vingtième de la route. Tu mourrais en chemin, sans le repos de ton âme et sans aucun bénéfice pour notre communauté. Crois- moi, il ne t'appartient pas d' aller sur les routes, même en soldat de Dieu. Tu y dérèglerais ta vie. Pourquoi changer sa destinée? Et d'abord, as-tu bien fait le jour en ton esprit? Sais-tu bien pourquoi tu veux marcher à la croisade? Réfléchis encore dans la paix de ton coeur. Consulte- toi. Je te donne trois mois entiers pour y bien réfléchir. Alors seulement, tu m'apporteras ta réponse."

Trois mois s'écoulèrent. Trois lunes durant lesquelles elle fit ses examens de conscience, ses actes de contrition pour son orgueil à vouloir vivre autre chose que son destin tracé; pénitence pour l'idée d'abandonner ses soeurs. Pour ce voyage qui ressemblait tant à un caprice. Trois mois pendant lesquels elle travailla plus qu'à l'accoutumée, pour que la fatigue chasse de son corps et de son esprit l'idée que les étrangers y avaient mise. Peine perdue.

Une nuit, alors qu'elle béait les yeux grands ouverts sur sa couche, un astre brillant traversa le ciel et fit pleuvoir à l'autre bout de la terre comme une grêlée de petites lumières. Elle crut que l'étoile lui faisait un signe. Elle le prit pour elle et cela renforça sa conviction. Aux calendes d'avril, lorsque la première rose ouvre son coeur à la première abeille, elle revit la Mère et ses joues rosirent plus qu'à l'accoutumée lorsque, à genoux et grave comme pour prononcer ses voeux, elle lui dit:

- "Mère, je veux partir pour Jérusalem".

La Mère posa sur elle un regard où flottait comme la trace d'un ancien sourire. Puis elle regarda à nouveau le crucifix, si longtemps cette fois que n'émanait d'elle que le son d'une respiration paisible, comme si elle se fût assoupie. Il n'y avait plus qu'une mouche pour danser dans un rai de lumière. Une mouche de la vie, mouche vivante qui vole pour un rien, moucheron de Dieu, tu danses ta vie, en tous lieux tu entres et tu sors à ta guise, mouchette même sans tes ailes je partirais si vraiment j'en avais le pouvoir... la jeune fille sursauta lorsque la voix de la supérieure rompit le silence:

- "C'est entendu, dit-elle. Tu veux te mettre en route. Marcher en communion avec nos frères et nos soeurs, ces milliers de pèlerins qui sont par les routes, à toute pluie, à tout vent. Tu iras donc. Tu avanceras vers le but que tu t'es à toi-même fixé. Mais j'ai également promis de veiller sur toi. Je suis moralement redevable de ta santé à ceux qui t'ont donné le jour et à notre Créateur même. Aussi marcheras-tu. Tu accompliras tes heures de route, six heures en hiver, huit et dix heures et plus à la belle saison. On dit près de trois ans pour accomplir le voyage. Tu les feras donc. Mais afin que je continue à veiller sur toi, malgré tout, tu feras ton pèlerinage en longeant seulement les murs de notre monastère. Et chaque soir tu rentreras, pour

complies en été, pour nones en hiver. Tu dormiras en cellule comme tes soeurs. Et chaque matin, après matines tu te mettras en chemin. Ne tarde pas à préparer tes affaires, au premier coucou, tu partiras.”

L'étrange marché! A-t-on jamais ouï un pèlerinage en rond? Une orbe autour de quatre murs? Un voyage immobile?

La tête en feu, elle se retira dans sa cellule. Tout se bousculait dans son esprit. Bien sûr qu'elle partait; mais jamais à plus de mille pas! Bien sûr qu'elle pèlerinait comme tous les autres; mais en regagnant à chaque soir sa couche! Oui, elle souffrirait les maux du monde; mais en restant chez elle!

La nouveauté de sa situation, la réponse inédite trouvée par l'Abbesse à ses aspirations les plus profondes la prenaient de court. Les deux nuits qui suivirent cet entretien furent un curieux salmigondis d'apparitions, de chateaux flottants dans les airs, de vaisseaux aux proues portant des monstres qui parlaient des langages inconnus, de cavaliers en armes chevauchant des nuées, des chameaux et des singes qui la poursuivaient en lui jetant des pierres. Elle en conçut une fièvre. Pourtant, la grande énergie contenue dans ce corps menu bientôt prit le dessus. Avec son appétit de tout, elle envisagea bientôt les aspects favorables de sa nouvelle situation: elle serait à l'air, elle serait au vent, au soleil, elle serait à tous les éléments extérieurs qui font le temps et pour lesquels elle nourrissait un véritable besoin, une aspiration profonde. Et tous ces éléments seraient à elle. Et elle en eux et eux en elle. Elle mènerait durant ce temps une vie individuelle dont la collectivité conventuelle l'avait jusque là privée et elle y songeait avec délices en pensant si peu à se reprocher son péché d'égoïsme et d'amour-propre. Mais après tout, si elles l'avaient vraiment désiré, quelques-unes de ses soeurs auraient tout aussi bien pu la suivre dans son périple circulaire. Et par ailleurs, n'étant jamais à plus de portée d'oeil des murs, elle échapperait à la mauvaise fortune des routes, aux voisinages qu'on choisit rarement, qu'on supporte toujours, aux méchantes gens, aux blasphèmes. Et son coeur sautait d'allégresse à savoir qu'elle retrouverait tous les soirs, au terme de chacune de ses journées de marche, ses soeurs, l'office du soir et le rythme immuable du couvent imposé par la règle.

Trois jours après seulement, le premier coucou chanta. L'idée l'affola d'abord qu'elle n'avait pas même préparé ses affaires pour le voyage. Mais presque aussitôt elle sourit de franche gaieté en se représentant que le soir même elle serait de retour.

Lorsqu'elle revint devant la Mère Supérieure, elle ne savait trop quelle contenance adopter ni quelle salutation choisir: devait-elle prendre congé comme pour un long voyage ou dire la formule qui vaut juste pour une journée? Mais celle-ci était de belle humeur et semblait apparemment très satisfaite de la réponse qu'elle avait trouvée. Sans doute avait-elle inventé là le moyen, à la fois de combler l'impérieux besoin de foi en action formulée par la jeune fille et de résoudre en peu de temps ce qui passait à ses yeux pour une velléité encore enfantine. Quelques heures s'écouleraient, quelques jours tout au plus, elle se rendrait bien compte de l'inanité de sa marche et viendrait se confesser de cette frivolité. Elle lui prodigua, sans sourire, quelques conseils pour la marche, les soins particuliers à apporter aux jambes et aux pieds qui font de l'exercice et lui laissa même entendre sans ironie que, si elle avait été plus jeune, elle aurait pu, elle aussi, faire un peu de route avec elle. Toutefois, la soeur portière, mise au courant, dévisagea celle qui passait le seuil avec un regard où il n'y avait rien d'évangélique, mais plutôt une curiosité véhémement diluée dans une incompréhension absolue. La petite béate songea alors, en franchissant le seuil, que ce nouveau départ était à l'image de toute vie, de rires et de deuils mêlés, tissée sur la même pièce d'émerveillements et de désenchantements. De cette étoffe, poil et trame, carde au dedans, carde au dehors, qui habille chacun de nous. Et cela aussi, elle le comprit, mais plus tard, comme sa première leçon de voyageuse.

Passée la porte, sa jeunesse reprit le dessus et une irrésistible excitation la submergea violemment. Alleluia mes pieds mon coeur mes yeux ma tête allons! Elle était partie! Non point avec d'autres, mais en route! Communiant déjà avec la foule anonyme qui se pressait au long des routes poussiéreuses de la chrétienté. Marchant sans espoir de connaître ceux avec qui elle partageait depuis plusieurs mois déjà le même but, mais marchant de toute façon. Parcelle isolée du grand corps de la croisade, mais étincelle brillant du même feu que toutes les braises que sont les étoiles au ciel. Ce matin fut un émerveillement de chaque instant: le bouvreuil était tout neuf, tout brillant le bourgeon au bout de la branche nouvelle, la couleuvre était la première née de la création et le soleil essayait ses rayons neufs du jour sur tout ce qui pouvait porter la lumière, les tuiles des toits, chaque silex du chemin, les feuilles de ce printemps à peine défripées. Le premier arc-en-ciel lui fut cadeau de Dieu. Au midi, son repas fut vite fait avec des raiponces qu'elle avait remarquées au bord d'un talus. Le ruisseau qui coulait auprès lui fournit son eau fraîche. La matinée avait passé sans qu'elle s'en aperçût, toute occupée qu'elle était à regarder le fleuve ininterrompu de la création couler à chaque instant sur toutes choses. Elle eut l'esprit de songer à la chance qui était la sienne, à ses soeurs demeurées cloîtrées, qui ne sortaient guère que trois fois l'an ou pour des circonstances familiales exceptionnelles. Et, tombant à genoux, elle se répandit en actions de grâces pour ce chemin d'allégresse et le bonheur que lui procurait sa voie.

En rentrant le soir, à l'heure où les cloches carillonnaient pour l'office, ses joues étaient bien rouges et ses

premiers tours avec l'air vif d'avril lui avaient donné grand appétit. Le lendemain et les jours suivants, sa marche prit un caractère un peu plus organisé. Elle essaya d'abord d'observer une cadence régulière et de mesurer le périmètre qu'elle faisait à chaque passage. Mais son âme innocente se distrait souvent à l'odeur d'un chèvrefeuille, au friselis d'un hérisson, à la forme d'un nuage que ses yeux accompagnaient dans son déplacement capricieux et elle perdait rapidement le compte. D'autre part, il lui apparut assez vite qu'il était vain de vouloir tenir un compte du chemin parcouru. Le pèlerin en marche ne coche pas sur son carnet chaque soir la distance écoulée et celle qui lui reste. Ce sont là comptabilités de boutiquier, de monnayeur. La volonté ne se dénombre pas en chiffres qu'on place dans des colonnes. L'important, c'est le but, n'est-ce pas, et il importe peu de savoir combien d'unités il manque pour l'atteindre. Sa destinée se chargerait plus tard de lui apprendre que, plus encore que la fin, c'est le chemin qui est le vrai noeud de toute affaire. La Mère supérieure lui avait bien dit qu'il fallait compter trois ans pour joindre Jérusalem, sans embuches, ni contretemps, sans maladie et sans naufrage. Pour les naufrages, elle ne risquait rien, elle irait toujours par voie de terre. Mais les naufrages de la volonté, quand la force vous manque rien que pour vivre! Pour la maladie, grâce à Dieu, elle aurait chaque soir table mise et couche à l'abri. Mais, tout de même, trois ans sont douze saisons, et il faudrait bien que le temps se passe. Il ne servirait à rien de le hater, de le décomposer, sinon de le faire paraître plus long. Les premiers temps, elle aurait pu se comparer à la pierre logée dans le cuir de la fronde que l'on fait tournoyer au-dessus de la tête, toute en élan, en force tant que l'on n'a pas lâché la courroie. Et alors en sifflant la pierre vole un trop court instant, puis s'abat dans un buisson pour s'y perdre. Sa force à elle, c'est qu'elle avait en même temps l'énergie de la pierre et la maîtrise du frondeur. Si Dieu voulait, elle ne lâcherait pas la courroie. Plus tard, elle devint comme l'oiseau que l'on nomme crécerelle, ou oiseau du Saint-Esprit, qui tantôt suspend son vol face au vent, tantôt s'abat dans chaque quartier du ciel puis s'en retourne porté par les nuages. Tantôt pressant le pas, tantôt prenant le temps de regarder vivre la nature alentour et d'apprendre. Si bien qu'elle décida de ne jamais prendre d'habitudes. Ce qui devait conforter en elle quelque tendance profonde. Certains jours, de fatigue elle s'endormait pour la méridienne au pied même du mur; d'autres fois, n'écoutant pas son corps elle faisait presque double journée.

Une nuit chaude de juin, l'air était si doux, le ciel était si proche qu'elle continua à marcher bien après soleil couché. Son ombre de lune la suivait à plus de quarante pas en arrière. Cette fois, au repas du soir sa place resta vide. Elle marcha en fait toute la nuit, ne s'arrêtant qu'une fois pour boire au ruisseau. A la prim'aube, elle rentra au monastère pour suivre l'office du matin, et repartit aussitôt pour une nouvelle journée de marche. La Mère ne lui fit aucune remarque à propos de cet incident car elle avait tôt compris qu'une énergie étonnante animait ce corps-là; et malgré son apparente fragilité, elle était portée par une force considérable. D'ailleurs, la jeune fille au teint fragile et aux joues rosissantes ne devint bientôt plus qu'un lointain souvenir d'un autre temps. La vie au grand air, la marche constante par tous les jours, la nourriture frugale, avaient fini par avoir raison de la jeune pousse malade. Cette âme énergique vivait à présent dans un corps longiligne et sec comme une branche de frêne, et sa peau avait pris la teinte que l'on voit aux paysannes qui sont toute l'année par les prés à garder les bêtes.

Elle avait déjà depuis longtemps perdu le compte des jours lorsqu'un matin, peu avant laudes, une soeur sortit qui vint à sa rencontre pour lui apprendre le décès de la Mère. Les courtes funérailles terminées dans un monastère, on apprend que chaque vie, c'est seulement comme une ceinture autour du grand corps du monde et la mort, c'est quand il referme sur lui la boucle-, elle se trouva alors dans une disposition d'esprit nouvelle: il lui apparut pendant quelques jours que le décès de la Mère supérieure l'avait en quelque sorte déliée du pacte qu'elle avait passé avec elle. C'est-à-dire qu'il n'y avait plus de raison extérieure de poursuivre son étrange pèlerinage. Dans cette période-là, à deux reprises elle eut même la tentation de rompre le fil circulaire et invisible qui unissait sa destinée aux batiments dont inlassablement elle faisait le tour. De quitter son cloître en plein air où ses pas s'invariaient. Marcher, marcher vers le levant où les chrétiens regardent. Mais les mois précédents l'avaient déjà si fortifiée dans son entreprise qu'à présent elle savait, sans l'avoir ouï dire, au plus profond d'elle-même, qu'ici comme ailleurs, les chemins sont partout pareils. Ou, pour mieux parler que naguère, que le chemin vaut moins que la volonté de celui qui l'emprunte. Et elle avait désormais, ancrée en elle, la conviction que sa vie terrestre, sa raison d'être au monde, ce serait désormais ce pèlerinage continu, cette marche sans but et pourtant résolue, cette prière silencieuse du corps en marche, cette progression aussi déterminée que le retour de chaque saison ou la course des planètes. Elle était devenue aussi fluante que l'eau du ruisseau qu'elle traversait plusieurs fois par jour, et même une connivence s'était installée entre elle et les minuscules cascadelles qui s'écoulaient sans fin apparente sur le rocher. Elle s'agenouillait alors auprès d'une vasque, elle parlait à l'eau à voix basse et des analogies confidentielles s'établissaient entre le ruisseau qui coulait et le sang qui battait à ses tempes, les mousses ruisselantes et les perles de sa propre sueur. Elle savait que ce pays, ce chemin, la succession lente et régulière des nuits, des jours, des saisons et de ses parcours seraient, dans leur régularité même, le remède à toutes ses questions, celles qui ne

peuvent manquer de venir à l'esprit de quiconque réfléchit un tant soit peu à sa présence au monde. La vraie sagesse, pensait la pérégrine, c'est de choisir son chemin, c'est de savoir qu'il existe partout d'autres chemins et de n'en rien faire. Et d'avoir trouvé, pour elle seule, cette réponse très simple et si difficile à admettre, il lui vint une bouffée de joie où entraînait sans doute encore une petite part d'orgueil. Si bien que cette période de doute dura bien peu. Et dès lors, libérée de son contrat avec la Mère, marchant à présent pour elle-même, elle ne se posa plus jamais la question du temps ni celle du but.

Ses pieds, c'était un chapelet ininterrompu, sa marche un poème d'amour en marche, la trace, un rendez-vous fidèle avec son cœur sans lieu ni heure. Et sous ses pas têtus, la terre se chargerait de dérouler son bréviaire. Un endroit qu'elle affectionnait particulièrement, c'était une montée entre deux haies de pierres vives. Le sol était constellé de myriades de crottes que des générations de moutons bêlants et de brebis moutonnantes avaient déposées là en imprégnant le chemin tout entier de leur présence: les floches de leur laine que les arbustes portaient accrochées, leurs déjections brunes au sol, la puissante odeur domestique qui avait pénétré jusqu'au cœur des pierres. Tout ici parlait à son cœur: tantôt elle était brebis, marchant à pas allègre sous la houlette du bon pasteur et elle montait à l'assaut de la colline avec la troupe dense de ses frères et sœurs. Tantôt elle était elle-même bergère de Dieu et tout lui était sous sa garde: le papillon, le brin d'herbe, le nuage même que pourtant personne n'a su attacher. Parvenu au haut de la côte, comme l'on sait le paysage ne change guère. Autre qu'elle s'en fût lassé. Au contraire, elle y trouvait un motif supplémentaire de sérénité et de paix intérieure. Rien ne change vraiment sous le soleil, et c'est une vérité populaire qui lui apportait le repos et un grand sentiment de sécurité. Toutefois, si elle faisait oeil neuf à chaque passage, si elle aiguillait son regard dans les détails, rien n'était vraiment pareil. Ce caillou dont l'éclat de mica n'accrochait la lumière qu'une seule fois dans la journée, une branchette cassée qui palpait au vent comme si elle était bougée par une main d'homme, et pourtant il n'y a personne, une plume grise qui n'était pas là la fois d'avant. Tout ce qui se présentait à ses yeux finissait par former comme un immense ensemble aux motifs décoratifs très complexes dans l'observation desquels on découvre à chaque fois de nouveaux détails qui avaient échappé jusqu'alors. Ou la contemplation d'un mystère profond qui ouvre à chaque pensée de nouvelles voies à la méditation. Ces éléments relançaient à chaque passage le fil de ses réflexions; du moins quand le rythme régulier du corps en marche, la pulsation du cœur à ses tempes, le plaisir primitif d'être livrée toute entière à la santé de son corps ne vidaient pas totalement son esprit de pensées superflues. Ainsi, on aurait tort de croire à la monotonie de l'entreprise, de conclure à l'inanité de sa cause: les formes du paysage au lointain, à peu près immuables, se vêtaient à chaque passage de couleurs qui changent sans cesse en mijotant dans les cuves du monde, non seulement d'un bout de la saison à l'autre, mais tout au long de la journée, et les ombres même qui l'accompagnaient s'étiraient ou s'allongeaient au cours des heures. Sans compter les météores et les événements inattendus: un double arc-en-ciel, répandu sur le pays pour son seul plaisir; les draps du ciel, que des mains invisibles teignaient de vingt couleurs différentes dans la même heure pour la seule liesse des yeux; au loin une fumée changeante qui signalait un incendie allumé par les défricheurs, au près un oiseau blessé...

Un automne, un violent coup de vent mit à mal les bois qui ceignaient le monastère. Pendant plusieurs semaines, elle dut progresser dans des enchevêtrements de bois morts qui modifièrent son tracé et variaient la forme de ses enjambées. Une autre fois, un loup la suivit plusieurs heures en se tenant quelques pas en retrait; puis il disparut comme il était venu. Une autre fois encore, ce fut un homme d'armes à cheval qui la suivit, plus loup qu'un loup, en l'accompagnant le temps d'un tour entier. Mais cette ronde sans objet lui donna peut-être à penser que la femme était folle et comme le loup il s'en fut. La plupart du temps, elle marchait seule et les rares personnes, métayers, fagotiers, visiteurs du monastère qu'il lui arrivait de croiser la connaissaient et s'écartaient d'elle, moins par peur que par ce respect que l'on porte aux choses que l'on ne comprend pas et qui sont plus fortes que soi. Comme elle s'en était allée, on la nomma "l'en-allée". Les premiers hivers avaient été doux et sa marche régulière. Sa paix intérieure l'avait peu à peu dotée d'une robuste santé et d'une confiance totale dans la providence. Elle bénissait souvent l'étoile invisible qui était à l'aplomb d'elle et l'accompagnait. Lorsqu'une mauvaise fièvre se répandit dans le pays, beaucoup furent touchés et au couvent même, quatre sœurs en moururent. Elle, elle s'était endurcie et ne ralentit sa cadence que pour participer aux offices des morts et à l'inhumation des nonnes.

Peu à peu, elle prit l'habitude de passer aussi souvent que possible ses nuits dehors pour rester au plus près de Dieu et du monde sensible. Elle avait repéré, du côté du sud, à la lisière d'un petit bois de chênes verts, un renforcement dans le mur qui longeait les bâtiments du couvent, Il y avait déjà là bon nombre de pierres éboulées. Durant quelque temps, elle se fit coutume, à chaque passage, de porter sur son épaule une pierre plate. Elle eut tôt fait, en quelques semaines, d'édifier un abri en pierres sèches, sans fenêtre, une porte en clayonnage, à peine une dalle au sol en guise d'âtre, un cabanon juste suffisant pour la mettre à l'abri des pluies qui ne sont pas rares aux deux milieux de l'année. Après le deuxième hiver, elle s'

installa définitivement dans cet ermitage et ne revint plus jamais dans sa cellule à l'intérieur du couvent. " Je vis au chevet du monde", disait-elle. Elle continuait avec régularité et la neige de cet hiver-là n'empêcha même pas sa progression. En passant régulièrement au même endroit, elle avait fini par créer un cheminement que certains voisins empruntaient par commodité. Cette année- là, il y eut une grande mortalité de bêtes et de gens et certains, par dévotion, se mirent à l'accompagner le temps de quelques tours. C'est que sa réputation s'était répandue au-dehors et son activité singulière l'avait dotée, dans l'esprit simple des gens alentour, de vertus non moins singulières. On venait quelquefois lui présenter un enfant malade pour qu'elle lui imposât les mains, on quêtait sa bénédiction, on lui demandait de prier pour un trépassé.

Un jour, elle trouva sur la paille de son misérable abri un tout nouveau-né qui avait sans doute été déposé là par une mère désespérée, plutôt qu'au tourniquet du couvent. Mais la marche restait sa seule médecine et ses pauvres prières ne furent pas suffisantes pour empêcher le petit corps de rejoindre les limbes le jour même. Une autre fois, c'était pour l'Avent, elle trouva deux petites pommes d'orange déposées au seuil de son abri par quelque main charitable. Ce furent à peu près les seules fois où l'on se mêla d'intervenir dans cette vie réglée. Pour le reste, les gens se tenaient à l'écart de sa marche car ils sentaient confusément ce qu' avait de formidable cette âme en marche, et ils se gardaient bien de s'y trouver associés. Quant à ses consœurs, les années avaient passé, beaucoup de celles qui avaient eu son âge avaient été emportées par la maladie et la mort, et les nouvelles arrivées ne l'avaient jamais connue autrement que silhouette tournant inlassablement au ras des murs d'un pas tranquille et égal. Priant pourtant, n'importe où, là où la voix de bronze la trouvait, à l'unisson de ses sœurs, au rythme réglé des offices.

Au fil des saisons, l'usure de ce train de vie si frugal, la fatigue de cette pénitence perpétuelle commencèrent à miner cette frêle athlète de Dieu. L' âge aidant, elle faisait moins de voltes qu'avant, plus lentement, et elle était plus souvent obligée de prendre quelque court repos dans sa cabane. Elle avait à présent tué toute vanité en elle et si d'aventure il lui arrivait encore de parler, à une de ses consœurs, à un laboureur, un écureuil, elle parlait d'elle à la troisième personne. Ce petit corps qui avait passé toute sa vie à prier en marchant, marcher en priant, ce frêle habitacle devint habité par des visions. Parfois, sans prévenir, lui arrivaient devant les yeux de vives couleurs comme on en voit aux enluminures. Et ces visions colorées devenaient par moments si denses qu'elle ne voyait plus les vraies couleurs de sa vie. Elle était obligée de s'arrêter où qu'elle se trouvât pour attendre qu'elles veuillent bien disparaître. Peu à peu, ces hallucinations devinrent quotidiennes. Elles voyait des brillances, des lumières vives comme reflétées par le soleil, des traits verticaux discontinus et mobiles. Elle s' habitua tant bien que mal à marcher au milieu de ces fulgurances qui l'accompagnaient des heures entières. Elle eut même quelquefois la tentation de faire demi-tour car elle avait dépassé de peu sa cabane. Les voisins alentour avaient bien remarqué son allure hésitante, ses haltes fréquentes. Deux fois, on la releva inanimée près du ruisseau où elle s'était arrêtée pour demander à Dieu la grâce de continuer encore un peu. Les dernières semaines, il s'était trouvé toujours de pieuses gens pour faire quelques heures durant, un bout du chemin avec elle. En vérité, on ne peut pas savoir si elle sentait son terme proche, car elle répondait à chacun seulement par un pâle sourire à peine esquissé.

Son dernier jour, elle n'eut que la force de quitter sa couche de fougères et de se trainer jusqu'au seuil du cabanon. Le soleil lui vint en pleine face et elle s'allongea en sachant que le temps allait refermer sur elle la ceinture de sa vie. C'est donc si court, une vie ? En souffles brefs, elle recommanda son âme à celui qui l'avait accompagné silencieusement au long de ces tant d'années. Et elle ferma les yeux, épuisée.

Quand elle les rouvrit, ses lumières revinrent avec une intensité accrue et une parfaite netteté. Elle vit alors distinctement une ville qu'elle ne pouvait connaître, des toits couverts de tuiles d'or et d'autres vernissés qui étincelaient au soleil, des lances chamarrées, des oriflammes , des cuirs, des passementeries, des boucliers qui irradiaient entre les pattes de tant de chevaux, et la foule, les robes des femmes, des arbres aux essences inconnues, des dômes qui reflétaient toute la lumière chaude de la Méditerranée...

Quelqu'un dit:

- "Doucement. Portons-la avec précaution. Ses souffrances ont pris fin. Elle est arrivée. "

Un épervier tourna en traçant comme une forme dans le ciel.

Avec le soleil, un jour nouveau monta.

Le vent traversa le chemin.

Le ruisseau coulait.